

ENTER CLOS

CLAUDE ECKEN



Claude Ecken

Enfer clos



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Ouvrage publié sous la direction d'Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-154-7

Code SODIS : NU82146

Parution : septembre 2010

Version : 1.1 – 27/01/2011

Illustration de couverture © 2003, Eric Scala

© 2003, le Béalial', pour la première édition

© 2010, le Béalial', pour la présente édition

Chapitre 1.

La pièce est sobre, peinte en jaune. Le soleil qui la pare de gaieté masque les crevasses du mur et les écaillures, les considère comme des détails négligeables. L'évier, sous la fenêtre, comprend deux bacs de pierre et un robinet amovible, prolongé d'un embout en caoutchouc. La table de bois, rustique dans sa forme grossière, est branlante, comme semble fragile l'une des trois chaises qui lui font la cour. La quatrième est appuyée contre le mur, à côté d'une armoire buffet dépourvue de ses portes supérieures et dont les rayons supportent une maigre vaisselle. La paille ocre de son siège s'ébouriffe au centre, dardant des pointes tordues vers le plafond, mais le tressage reste solide. Une ampoule nue pend au bout d'un simple fil à partir duquel une araignée a tissé son piège à mouches.

L'ensemble paraît sympathique, avec la cheminée de vieilles pierres noircies au centre de laquelle s'amasse un ancien tas de charbon de bois que la poussière a, depuis, teinté de gris. Bernadette tient du moins à s'en persuader, sachant qu'elle aura à supporter ce maigre décor durant des années.

C'est Clément qui referme la lourde porte, après qu'elle ait pénétré, et qui en repousse les triples verrous.

« Voilà, c'est là », dit-il à la cantonade. Il n'attend aucun commentaire en retour.

Bernadette pose son lourd baluchon sur le carrelage terre de sienne dépourvu de motifs, satisfaite de pouvoir soulager ses épaules. Elle observe, à côté de la porte donnant sur la chambre que Suzie et Guillaume ont déjà investie, un calendrier qu'illustre un motif champêtre d'assez mauvais goût. Il n'a plus été mis à jour depuis février 1945. Sept feuilles demandent à être détachées pour rattraper le temps perdu. Bernadette frissonne à la pensée de ces mois écoulés. Mais elle ne veut pas les évoquer davantage et pousse la porte grise de la chambre qui se rabat seule en grinçant à chaque fois qu'elle est ouverte.

Elle éprouve encore un coup au cœur quand elle voit le crâne blanc, légèrement bosselé, de sa sœur, et, machinalement, passe une main sur le sien tout aussi dépourvu de chevelure. Elle revoit avec

une intensité douloureuse ses longues mèches soyeuses, d'un blond printanier, choir au sol, foulées par des chaussures de cuir, fourrées dans des sacs de toile grossière aux panses arrondies par la récolte des précédentes coupes. La gorge serrée, Bernadette s'efforce de se concentrer sur l'ordonnement de la pièce.

Guillaume est assis sur l'un des deux lits qui longent le mur de part et d'autre, les coudes appuyés sur les genoux, les mains nouées dans un geste fataliste. Il baisse la tête, l'œil rivé au matelas roulé, ficelé dans un coin de la chambre, contre l'armoire à linge au bois vermiculé. Les lits sont en fer et grincent, sinistres, à chaque soubresaut de Guillaume secoué par une crise de pleurs. La literie non protégée a accueilli la vermine dans ses plis jaunâtres, elle se hâte, de ses maigres pattes véloces, de quitter le sommier qui a ployé sous le poids du jeune frère de Bernadette, pour trouver refuge sous les plinthes marron décollées par le temps.

« Voilà », dit encore Clément, serrant fortement le fusil entre ses doigts. Il cherche à s'en débarrasser, sans savoir où le poser, se méfiant visiblement de son jeune frère.

C'est ici que nous mourrons, songe Bernadette. Mais elle n'ose pas formuler sa réflexion à voix haute. Les réactions de Clément ont toujours été aussi imprévisibles que violentes. Elle n'a même pas le courage de s'asseoir à côté de Guillaume et de poser un bras sur son épaule pour lui manifester sa sympathie.

Agacé par ses pleurs, Clément donne un coup de pied contre une barre du lit.

« Ah, ça suffit ! »

Guillaume essaie de contenir ses sanglots.

« Tu ferais mieux de donner un coup de main. Faut s'organiser. Bernadette va passer un coup de balai. »

Pour donner l'exemple, Clément déballe de son contenu de victuailles l'un des cageots qu'il a amenés. Suzie prend l'initiative de débarrasser les étagères de la poussière molletonneuse.

« Ici, nous serons tranquilles », clame Clément avec une jovialité feinte.

Mais aucune voix ne lui fait écho. Chacun s'affaire dans des tâches domestiques avec une application qui lui permet de mieux s'abstraire du présent.

Quand Bernadette a fini de balayer la chambre à coucher, elle pousse l'un des lits vers l'autre, laissant entre les deux un espace suffisant, défait le matelas roulé contre le mur et le dispose dans l'angle de la pièce ainsi libéré. Elle surprend le regard de Guillaume occupé à empiler du linge dans l'armoire. Le sien glisse dans la direction opposée. Elle ne tient pas à avoir le moindre affrontement avec lui. Il est son seul allié dans cette prison qu'ils aménagent, du moins le seul à ne pas lui manifester d'hostilité.

Prestement, Guillaume occupe la place en déposant un livre bien en vue sur le matelas, avant de retourner à ses occupations. Lorsque Clément pénètre dans la chambre pour surveiller les activités de son frère et de sa sœur, il comprend aussitôt le problème que pose le matelas manquant.

« Bernadette et Suzie dormiront ensemble sur le lit du milieu. »

Bernadette lui jette un regard farouche. Elle le reporte sur Suzie qui vient de faire irruption à l'audition de son nom.

« Jamais ! »

Suzie lui sourit avec ironie. L'amertume l'a rendue agressive.

« Guillaume et moi sur le matelas, ce sera très bien », reprend Bernadette.

Guillaume n'ose protester mais, craignant d'autres changements, il s'assoit sur le matelas et replie ses jambes contre sa poitrine. C'est une position devenue familière chez lui, qu'il peut conserver des heures sans éprouver de gêne physique.

« Pour encore jouer les putains ? attaque Clément. Pas question !

— Je ne suis pas une putain ! C'est elle !... C'est elle qui a tout... »

Bernadette se détourne vers la fenêtre et observe les champs coupés constellés de bottes de paille. La lumière dorée et le paysage paisible ont quelque chose de sinistre en cet instant.

« T'as jamais pris de plaisir peut-être ? »

Suzie avance, menaçante devant Bernadette qui recule.

« Ne m'approche pas. Ne me touche pas. Ou je te défigure ! »

Clément s'interpose avant que les deux sœurs n'en viennent aux mains. Suzie recule en gloussant méchamment, poussée par son frère. Ils forment un bloc face à Bernadette. Ils sont vraiment tous contre elle.

« Petite innocente, c'est ça ? Tu n'y es pour rien, donc tu es restée blanche et pure. Tu crois vraiment ça, la sainte Nitouche ? »

Suzie attend un assentiment de son jeune frère, mais celui-ci refuse de lui donner raison.

« Ça suffit ! Vous me dégoûtez toutes les deux. Putains et collabo, la honte de la famille !

— Me cherche pas, Clément ! C'est pas à toi de parler de choses honteuses. Vaut mieux que tu la fermes sur ce chapitre... »

Clément se rend, frémissant. Le silence qui s'installe permet au passé de ramper dans l'ombre.

« J'ai compris ! lance Bernadette en saisissant une couverture. Je me moque de là où je dors, du moment que ce n'est pas avec elle. »

Elle l'étale par terre, jette un oreiller dessus.

« Là, sur le carrelage ! Comme ça, tout le monde sera content !

— Si ça t'amuse... » grommelle Clément.

Rassérénié, Guillaume se lève, reprend son rangement.

Bernadette montre moins d'ardeur. Elle traîne en agitant son balai. Quand ils seront installés commencera l'ennui. Ou pire encore. Elle sait qu'elle ne supportera pas longtemps la présence de sa famille.

Dans la cuisine, Clément accroche le fusil au-dessus de la cheminée. Il fourre quelques balles au fond de sa poche. Bernadette n'aperçoit nulle part les boîtes de munitions qu'il avait emportées. Elles contenaient bien trois cents cartouches qu'il a réussi à dissimuler pendant que tout le monde s'affairait.

« Le premier qui y touche, je le tue », annonce-t-il après avoir vérifié que les clous plantés supporteront le poids de l'arme.

Il dit ça sans animosité particulière, sur un ton étale, comme s'il s'agissait d'une remarque sans grand intérêt. Personne ne lève les yeux.

Clément s'assoit, les avant-bras posés sur la table. Il semble s'abstraire dans la contemplation d'une fresque qui serait brossée sur le mur fissuré devant lui. Suzie se laisse tomber sur une chaise à son tour, passe deux doigts sur son crâne dénudé. Sa poitrine se creuse comme si elle allait s'affaïsser. Le sanglot qu'elle étouffe n'échappe pas à Clément qui la regarde durement. Mais ses lèvres se pincent et la fixité de son regard indique qu'elle a réussi à surmonter sa faiblesse passagère, balayée par une vague de haine et de ressentiment. Suzie est forte.

Bernadette la revoit, vitupérant et crachant, tandis que des bras solides tentent de l'immobiliser. Les coups de pied dans les reins ne suffisent pas à la calmer. Elle secoue la tête malgré la présence des ciseaux pointus qui manquent de la défigurer. La suite, Bernadette préfère l'oublier. Elle ferme les yeux, s'appuie contre le mur. Mais il lui faut de l'action pour chasser ses fantômes. Elle va vers l'évier et entreprend de trier les feuilles d'une laitue avant de les tremper dans une bassine d'eau.

Elle devine dans son dos Clément qui se lève et va à la fenêtre. Une bouffée d'été finissant pénètre dans la cuisine et le bourdonnement champêtre des insectes fait entendre son apaisante musique. Puis l'ombre s'étend sur la pièce, à l'exception d'une raie lumineuse qui capte les tortillons de poussière.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demande-t-elle, oppressée par la pénombre bleutée.

Mais déjà Clément est passé dans la chambre à coucher où il rabat également les volets.

« J'ai vu passer quelqu'un dans les champs...

— Et alors ? »

Cependant, Bernadette n'ose pas repousser les battants vers l'extérieur.

« Et alors, il pourrait vous voir. Il suffit de voir vos crânes pour comprendre. Tout le monde sait que les femmes qui ont le crâne rasé sont celles qui ont couché avec les boches. Tout le monde sait, même dans les fermes les plus reculées, alors tu protestes pas ! Tu préférerais que tout le village sache qui est venu habiter ici ? On n'est qu'à dix kilomètres de chez nous. C'est pas beaucoup. Inutile de se faire remarquer.

— Je ne veux pas vivre dans le noir !

— Il fait encore assez clair. Sinon, allume la lumière.

— Je ne veux pas vivre dans l'obscurité, ni me contenter d'une ampoule.

— T'étais d'accord pourtant...

— Je ne veux plus voir personne, c'est vrai. Je ne veux plus... »

Sa voix se casse un instant, cherche un peu plus de fermeté.

« ... connaître tout ce que j'ai connu. Mais j'aime la lumière, le soleil...

— Fallait réfléchir avant...

— Avant quoi ? J'y suis pour rien. Tu ne sais pas, toi, comment ça s'est passé ! C'est à cause de ta sœur, de ta sœur et de personne d'autre ! »

La voix de Clément tremble de trop se contenir.

« Mes propres sœurs... Pendant que je me bats contre les boches, pendant que je défends ma patrie, votre patrie ! qu'est-ce que vous faites ? Vous couchez avec l'ennemi. Tout le monde vous savait à la Kommandantur, tout le monde entendait rire et chanter ! Quand ça a mal tourné, vous n'osiez même plus sortir. Il a fallu que les libérateurs vous prennent et vous emmènent. J'ai entendu vos noms sur toutes les bouches. On crachait après les avoir prononcés. Et vous voulez maintenant vivre au grand jour ? Jamais, vous m'entendez, jamais ! Avec vos têtes rasées, vous pouvez aller n'importe où, on saura ce que vous êtes. Des putains ! »

Bernadette s'élançait vers Clément avec une énergie que personne n'aurait soupçonné

« Ne me traite plus jamais comme ça ! »

Mais Clément n'a aucun mal à arrêter son bras. De sa main libre, il gifle violemment Bernadette qui tourne sur elle-même avant de s'affaler avec un bruit sourd.

« Chienne ! Tu ne mérites aucune respectabilité ! »

Dans le silence rétabli montent les sanglots de Bernadette affalée sur le carrelage. Puis une voix s'élève, timide et craintive.

« Moi, ça ne me fait rien de rester dans le noir. »

Clément scrute la pénombre et aperçoit Guillaume prostré à l'extrême bord de son matelas, tremblant de subir à son tour la colère du frère.

« Et un frère lâche. Le père était vraiment gâté !

— Laisse le père où il est... Après tout, c'est aussi un peu de sa faute s'il est comme ça... »

Suzie venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte, coiffée d'un fichu dissimulant sa calvitie temporaire. Clément la fusilla du regard.

« De sa faute ? Et moi, je suis comment ? Je n'ai pas eu la même éducation ? Il a été un bon père, sévère et juste. Un peu dérangé peut-être, mais ça n'empêche personne de devenir un homme ! »

Suzie ne daigne pas répondre. Elle retourne dans la cuisine. Clément choisit de rester dans l'embrasure de la porte.

« Ce n'est pas comme vous, putains ! Qui déshonorez notre nom ! Il s'est battu pour la patrie, lui ! Il en est mort. La France lui a donné une médaille !

— Une médaille. À ce poivrot. »

Le ricanement de Suzie se veut blessant.

« Laisse-moi te dire que s'il n'avait pas eu la chance de tomber dans cette embuscade et d'être fusillé sur place avec sa compagnie, il ne l'aurait jamais eue, cette médaille ! Ne viens pas me parler de son héroïsme. Il en était incapable. Tout juste bon à s'attaquer aux faibles. S'il n'avait pas été tué par les balles, c'est la bouteille qui l'aurait emporté dans la tombe.

— Je t'interdis de dire ça. C'était ton père ! Et puis, héros ou pas, il n'est pas mort du côté des allemands !

— Tu ne vas pas recommencer ! Je voulais vivre, moi. Vivre ! Je ne suis pas faite pour couper l'herbe des champs et me casser en deux à ramasser des patates ! C'est pas une vie de paysan qu'il me fallait ! Regarde-moi, rappelle-toi comme tous les jeunes du village se retournaient quand passait

Suzie la rousse ! J'étais faite pour la ville, pour la fête, pour côtoyer les plus grands... J'étais prête à tout pour échapper à ce qui m'attendait. Oui, à tout... »

Son excitation retombe mais sa détermination ne faiblit pas.

« Même à coucher avec les Allemands, puisqu'ils étaient les plus forts. Il n'y avait qu'eux qui mangeaient bien, tu comprends ? Il n'y avait que chez eux qu'on s'amusait... C'était facile... Suffisait de se laisser griser par le champagne, de se laisser caresser par un beau militaire. J'aurais pu en épouser un, devenir une grande dame... Pourquoi choisir de rester dans la misère quand il existe une chance ? Qu'est-ce que j'en ai faire, de la France ? Qu'est-ce qu'elle me réservait comme avenir ? Elle m'aurait remercié comment, si j'avais attendu, pour écarter les cuisses, qu'un cul-terreux revienne de son héroïque combat ? »

Suzie se décolle du chambranle, s'approche de Clément qui l'observe sans ciller.

« J'ai joué, j'ai perdu... »

Elle regarde, avec de la tristesse sur ses traits, Bernadette qui se relève et se masse la joue. Boitant du pied gauche, elle s'appuie au montant d'un lit. Elle a déjà séché ses pleurs.

« Et j'ai honte ! Oui, j'ai honte... Quand j'ai vu tous ces gens, ces salauds... On nous a menées comme un troupeau. Ils avaient même des verges pour nous faire avancer. J'en ai voulu à la mère d'être là et d'assister jusqu'à la fin... Enfin, je ne sais pas si elle a assisté jusqu'à la fin. Je n'ai plus vu grand-chose à un moment. Mais je n'ai jamais été humiliée ainsi, jamais. Je hais le monde et les gens. Je les hais, tu ne peux pas savoir.

— Ça va, calme-toi. »

Clément cesse de tirer les poils de sa barbe et contourne Suzie pour retourner à la cuisine.

Bernadette suit son frère des yeux, réprimant la douleur qui vrille sa nuque et sa jambe.

« On a passé un contrat, tous les quatre, poursuit Clément. Tu seras tranquille ici. Et personne n'aura plus l'occasion de maudire notre nom ! »

Il se saisit d'un verre, attrape une bouteille de blanche par le goulot et se sert une large rasade. Il s'assoit à la place qu'il occupait précédemment et avale la moitié du contenu d'un trait.

« Ici, reprend-il d'un air tranquille, le monde ne nous embêtera plus. Parce que personne ne sortira jamais d'ici. Personne. On a de quoi vivre. On reste entre nous. Le monde n'est pas fait pour nous. »

Bernadette comprend à ce moment-là que le lieu dans lequel ils viennent de s'enfermer ne sera pas leur tombeau. Il sera leur enfer...

Chapitre 2.

La maison était plongée dans l'obscurité mais Guillaume voyait percer, à travers les volets clos, la lumière matinale qui baignait les champs. Il aimait cet endroit, même si son frère y exerçait sa loi. Ici, on ne le retrouverait pas. On le laisserait tranquille. Il pouvait faire ce qu'il voulait, s'occuper de quelques tâches ménagères puisqu'il fallait bien que tout le monde participât aux travaux quotidiens. Il était libre, malgré tout, sans personne pour le menacer d'un revolver parce qu'il refusait de rougir ses mains de sang, sans un militaire pour le menacer de la peine de mort parce qu'il refusait de se battre. Ici, c'était le refuge, le havre, le cocon protecteur, la cellule familiale. Même si sa famille se composait d'individus dont il comprenait mal les motivations.

Clément se montrait violent, certes, mais il l'effrayait moins que Suzie qui n'hésitait pas, pour parvenir à ses fins, à utiliser les moyens les plus extrêmes. Sa tonte l'avait cassée, avait détruit sa personnalité. Sa fierté était devenue amertume et son arrogance agressivité. Elle était bien plus dangereuse que Clément dans la mesure où elle filtrait les événements à travers sa subjectivité désabusée. Elle imposait aux autres le châtement qu'elle s'infligeait.

Guillaume ne savait pas qui, le premier, avait eu l'idée de s'isoler dans cette maison de campagne. Était-ce Clément, trop honteux de son frère et de ses sœurs ? Ou Suzie, mortifiée par son humiliation, qui choisissait de disparaître avec tout ce qu'il lui restait de sa famille ?

Guillaume se redressa légèrement, pour pouvoir observer les dormeurs qui profitaient des lits de fer. Suzie lui faisait face, la bouche dessinant une moue boudeuse dans son sommeil. Elle ronflait légèrement. Clément était à peine visible. Seules ses larges épaules et son dos massif s'offraient aux regards, tandis qu'il rêvait peut-être devant le mur.

Satisfait de les savoir endormis, Guillaume s'allongea sur son matelas et extirpa de sa cachette l'un des rares livres qu'il avait pu emporter. Bernadette gémit et changea de position, emmaillottée dans sa couverture, mais il ne s'en soucia guère. Bernadette ne constituait pas un danger.

C'était pour lui le meilleur moment de la journée. Celui où les autres s'abîmaient encore dans le sommeil et où il pouvait lire en toute quiétude.

L'aventure de Grégoire Samsa le fascinait. Guillaume se trouvait des points communs avec ce voyageur de commerce à la personnalité étouffée par la vie quotidienne et ses devoirs. Il ne trouvait pas sa métamorphose si abominable mais au contraire fort agréable. Ne lui permettait-elle pas d'échapper aux exigences de sa condition ? Guillaume aussi se comparait à une vermine inspirant le dégoût, à quelque chose d'hideux qu'il valait mieux ne pas montrer. Le mépris que son frère lui manifestait le confortait dans cette impression. Mais loin de le désespérer, cette image lui plaisait.

Il avait toujours fui les gens qui tentaient de le prendre en main, de le forcer à assumer ses responsabilités d'homme. Qu'on l'obligeât à se cloîtrer ne pouvait que satisfaire ses aspirations au calme et à la quiétude. Qu'importaient les mauvaises humeurs de son frère, du moment qu'il était certain de demeurer à l'écart du monde et de ses vicissitudes ! Le héros de Kafka aurait dû comprendre que l'isolement dans lequel on le tenait suite à sa transformation signifiait sa mise en liberté. Mise à pied, mise en liberté, il n'y avait pas de différence quant au résultat. Détaché des obligations, il connaissait la paix de l'esprit.

La violence de Clément constituait néanmoins un problème. Il fallait éviter de l'irriter, éviter de se faire remarquer et s'exécuter quand il le fallait. Sans être absent, provoquer l'indifférence.

Quand il avait frappé Bernadette, le premier jour, Guillaume n'avait été ni surpris, ni choqué. Simplement apeuré. Bernadette non plus n'avait pas protesté. Depuis que le cortège de violences défilait dans sa vie, l'indifférence avait étouffé la révolte et atténué la peur. Elle avait eu tort de réclamer de la lumière et elle avait été punie pour avoir osé tenir tête.

Clément ne voulait que leur bien. Il fallait comprendre sa honte, son désarroi. Ils ne s'étaient pas montrés corrects, tous. Clément portait sur ses épaules l'honneur de la famille et quand ses membres avaient démérité aux yeux du monde, il les avait cachés pour leur éviter la colère et le mépris des autres.

Guillaume savait combien les gens pouvaient être méchants, intolérants. Ils essayaient toujours d'obliger les autres à faire ce qu'ils ne voulaient pas, en employant la force quand l'autorité ne suffisait pas. Ils avaient la haine facile et la rancune tenace. Des gens qu'il ne connaissait même pas le recherchaient toujours pour le tuer. Guillaume ne parvenait pas à les comprendre. Lui n'avait jamais rien demandé à personne. Il s'était toujours tenu à l'écart de tout problème. Mais ça n'avait pas encore suffi pour détourner l'attention. Ils voulaient qu'il tue comme eux !

Ici, il était tranquille. Hormis les quelques tâches quotidiennes qu'il effectuait et qui l'aidaient à faire passer le temps, il était libre de s'occuper comme il l'entendait. Les journées paraissaient bien parfois un peu longues mais Guillaume savait aussi échapper à l'ennui. Il suffisait de trouver de l'intérêt aux plus petites choses. Il se rappelait, il avait passé des heures à observer deux cafards courir dans l'ombre. Il pouvait se représenter dans les moindres détails la tête d'une araignée, ses crochets

recourbés, ses mandibules repliées hérissées de poils épais. La contemplation d'un ver minuscule progressant le long d'un mur humide et friable l'avait absorbé une journée entière. À la ferme, la reptation de l'ombre sur le parquet, suivie avec intérêt des mois pleins, lui avait appris à vivre sur un rythme différent, l'avait incité à laisser couler le temps comme un fluide lénifiant. Le capturer contraignait à l'action ; lui laisser sa liberté permettait de gagner la sienne.

Guillaume sursauta aux trois coups frappés à la porte. A leur porte. Il avait bien entendu ronronner le moteur d'un véhicule mais n'y avait pas prêté d'attention.

« Ohé. Ouvrez ! »

La voix forte et claire s'insinua au fond de son cerveau, éveilla une panique qu'il pensait bien ne plus jamais éprouver.

Qui était-ce ? Qui venait de les retrouver, malgré les précautions prises et leur désir d'anonymat ?

Guillaume se mit à trembler de façon incoercible. On l'avait déniché et on venait l'emmener. C'était pour lui que quelqu'un — plusieurs personnes, peut-être — cognait à la porte. Un gémissement étouffé manqua de signaler sa présence.

Les coups redoublèrent contre le rempart de bois, avec une violence accrue. Guillaume voyait déjà la porte voler en éclats, de lourdes bottes fouler le sol d'un pas ferme et rapide. On le saisissait sous les aisselles, on le traînait puisqu'il n'avait plus la force, sous l'emprise de la terreur, de se mouvoir à l'aide de ses jambes. Des ordres secs faisaient échos à ses cris de supplication et parfois, un coup de pied dans les côtes réduisaient ses appels à la pitié en de simples lamentations.

Recroquevillé sur son matelas, pressé dans l'angle du mur, les yeux écarquillés, vides et fixes, braqués en direction de la cuisine d'où provenait le bruit, Guillaume attendait de savoir si les arrivants enfonceraient la porte ou l'attaqueraient à coups de hache.

« Ohé. Il y a quelqu'un ? »

Un mouvement sur sa gauche avertit Guillaume que Clément venait de sortir de son sommeil. Il s'était à peine redressé que Suzie et Bernadette firent de même.

« Qu'est-ce que c'est ? grommela Clément d'une voix léthargique.

— On frappe », signala stupidement Guillaume qui espérait que Clément le défendrait contre les intrus.

D'un bond, Clément fut debout. Il ne prit pas la peine d'enfiler un pantalon par-dessus son slip ou une chemise sur son tricot de peau bleu. Il passa dans la cuisine et Guillaume l'entendit décrocher le fusil. Il revint dans la chambre, l'arme à la main, cherchant des yeux son pantalon oublié sur une chaise. Les cartouches dissimulées au fond de la poche, sous le mouchoir, se logèrent dans le canon.

De voir son frère se préparer au combat plongea Guillaume dans le désarroi.

« Ils sont là ! Ils viennent me chercher ! bégaya-t-il. Ne les laisse pas me prendre. Je ne veux pas... »

Clément ne lui accorda même pas un regard. Il retourna à la porte où l'on continuait de frapper avec régularité.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le laitier ! »

Guillaume sentit ses nerfs se détendre. Il se tassa sur lui-même et attendit que cessât le tremblement lui interdisant tout mouvement. Vêtue d'une chemise de nuit qui avait appartenu à sa mère, Suzie se rendit à son tour dans la cuisine. Elle avait possédé jadis des lingeeries de fine dentelle mais Clément les avait déchirées et brûlées sous ses yeux.

« C'est le laitier. Ouvrez-moi !

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je viens pour la note. C'est la fin du mois.

— Laissez-là avec le reste.

— Je veux être payé.

— Vous aurez votre chèque demain avec la commande.

— Non, non, je ne marche pas. Vous payez ou je ne vous livre pas. On ne me la fait pas, à moi.

— Écoutez, tonna la voix de Clément. On s'était entendus comme ça. Vous livrez ce que nous vous demandons et nous payons chaque mois. Quand vous passerez demain, vous aurez votre chèque, c'est tout.

— C'est pas régulier.

— Personne n'entrera ici, pigé ? Vous serez payé demain.

— Bon, bon, fit la voix du laitier après réflexion. Si demain j'ai pas l'argent, vous entendrez parler de moi !

— Vous l'aurez. »

La voix du livreur s'éloigna.

« Qu'est-ce que c'est que ces fous ? Me prennent pour une poire, oui ! »

Guillaume, comme les autres, écouta le silence. Il ne fut réellement soulagé que lorsqu'il entendit tousser le moteur de la voiture et le bruit décroître.

La pièce devint un instant plus claire quand Clément ouvrit la porte. Des bouteilles tintèrent et des sachets de papier firent entendre quelques froissements. Puis la pénombre apaisante retomba dès que les verrous furent remis en place. Guillaume savait Bernadette déçue parce qu'elle n'avait pas pu ramasser, comme à l'accoutumée, la livraison du laitier.

Il fourra son livre sous le matelas et rejoignit à son tour la cuisine. Bernadette le suivit et s'empressa de mettre de l'eau à chauffer sur la cuisinière à gaz. Les poils qui couvraient son crâne étaient de jour en jour plus drus, plus longs.

Suzie détailla Guillaume avec ironie.

« Alors, tu n'as plus peur ? »

Elle portait toujours sur la tête ce fichu masquant sa chevelure renaissante. Même la nuit, elle le gardait, à cause du froid, disait-elle.

Guillaume ne daigna pas répondre et s'assit à table, devant un bol encore vide. Clément débitait la miche toute fraîche en tranches épaisses.

« T'aurais dû le voir, Clément. Terré dans son coin ! »

Elle eut un rire qui se voulait amusé mais qui ne parvenait pas à cacher son mépris. Guillaume l'ignora, se perdant dans la contemplation des mies de pain répandues sur la table. Il en ramassa une pincée et en fit une boule entre ses doigts.

« Une vraie poule mouillée », poursuivit Suzie devant son absence de réaction.

Guillaume se gratta la joue, s'aperçut de la présence de sa barbe crissante. Il tenait son prétexte pour fuir les sarcasmes de sa sœur en attendant que le petit déjeuner fût prêt.

« Je vais me raser », signala-t-il en se levant.

Les yeux de Suzie étaient devenus étincelants.

« Ne prononce plus jamais ce mot devant moi ! menaça-t-elle.

— Quel mot ? demanda naïvement Guillaume avant de réaliser. Raser ? »

Suzie voulut se précipiter sur son jeune frère mais Clément, attentif à leur prise de bec, arrêta sa course d'un bras tendu devant son ventre. Il n'avait pas pris la peine de se lever ni même de lâcher le couteau de cuisine avec lequel il étalait le beurre sur les tartines.

« Il n'a pas le droit ! » protesta Suzie sans quitter du regard Guillaume, qui avait reculé contre l'armoire, surpris par la véhémence de sa réaction.

« Tu l'as bien cherché, renvoya Clément.

— Il n'a pas le droit ! »

Elle s'effondra sur une chaise, cacha son visage entre ses bras croisés, sur la table, et sanglota convulsivement.

Guillaume profita de cet instant pour s'éclipser. Bernadette, étrangère à la scène, refusait de se détourner de la cuisinière.

« Tiens, mange », proposa Clément en tendant une tartine sur laquelle il avait étalé de la confiture. Le café est bientôt prêt.

Suzie releva la tête, s'essuya du revers de la manche.

« Il ne pouvait pas prévoir », avança Bernadette, constatant que les événements prenaient une tournure plus rassurante. Elle versa dans les bols le café qui finissait de filtrer. « Qui aurait pu deviner ?

— C'est vrai, opina Clément. Ta réaction est surprenante. Je te croyais plus forte.

— Tu n'étais pas là, toi non plus. Tu peux pas savoir. Je me débattais mais ils étaient six, ou plus s'il le fallait. J'en ai traîné deux à terre. Ils ont dû prendre autant de coups de pieds que moi. Quand vraiment je n'ai plus pu bouger, ils ont commencé à me couper les cheveux. Salauds, ordures ! je leur criais, tant que je pouvais, tant que j'avais du souffle. Ils étaient forts maintenant qu'ils avaient gagné, tous ces culs-terreux. Les voilà qui se découvraient soudain du courage, les minables. Il y en a un qui a commencé à me peloter un sein en rigolant grassement. J'lui ai dit de me lâcher. "On ne

peut pas te toucher, la vache ?” qu’il a répondu. “Y’a que les allemands qui peuvent ?” J’lui ai sorti qu’ils étaient certainement moins couilles-molles. Alors, ils me sont tous tombés dessus, ils se sont déchainés. »

Suzie observa un instant de silence. Ses yeux semblaient contempler une scène qu’elle ne savait comment décrire.

« Ils m’ont tous tripotée, avec leurs sales pattes. Ils ont déchiré mes vêtements, ils m’ont forcée à écarter les jambes devant tout le monde. Le premier qui a ouvert la braguette de son pantalon m’a obligée à le sucer. Il a crié que les Français méritaient bien ce que les Allemands ont eu. La foule a approuvé. Ils ont tous voulu me raser la touffe. C’est un coiffeur qui s’en est occupé. Il n’arrêtait pas de glisser un doigt à l’intérieur et de dire qu’il était désolé d’avoir dérapé. Tout le monde riait. Chacun y allait de son obscénité. Après, ils m’ont montrée à la foule en m’écartant bien comme il faut. Ils ont demandé aux gens s’ils voulaient voir comment je faisais avec les Allemands. Ils voulaient bien, les gens. Alors ils m’ont cognée de leurs poings, ils m’ont violée à tour de rôle et ils m’ont encore giflée, et encore violée. Je saignais du nez et de la bouche, de la tête et à la jambe, là où un jeune s’était amusé à promener un rasoir. J’avais les cuisses en feu, des bleus partout. J’ai perdu connaissance bien avant qu’ils en aient fini avec moi. Quand je me suis réveillée, j’étais allongée à l’arrière du camion et j’avais un bâton planté dans le cul. »

Les larmes coulèrent à nouveau sur les joues de Suzie.

« ... Ils ne m’avaient pas remplacé les vêtements qu’ils avaient déchiré. Les morceaux étaient en tas devant moi. On avait pissé dessus. Je n’avais que ces lambeaux pour me vêtir et je me suis couverte comme j’ai pu. Je suis rentrée à pied. Bernadette ne m’avait pas attendu. »

Bernadette soutint sans ciller le regard de sa sœur. Aucune pitié ne se lisait sur son visage.

« Quand je suis arrivée à la ferme, dit-elle en réponse à son reproche, la mère avait déjà perdu la tête. Elle bougeait plus, parlait plus. A cause de ce qu’elle avait vu. »

Sa voix était glaciale. Suzie haussa les épaules.

« Je n’y pouvais rien. C’était la faute des autres, de tous les autres qui avaient organisé ce spectacle.

— Pas de ta faute !

— Parfaitement. Pas de ma faute ! Elle aurait pas vu...

— C’est de notre faute à tous, si tu veux savoir ! De toi qui as couché avec les Allemands, de Guillaume, recherché comme déserteur ! Il n’y a que Clément qui s’est comporté comme il le fallait.

— Ouais, ricana Suzie en évitant de regarder son frère. Et d’où tu crois que Clément a ramené tout cet argent ? Une si grosse somme ? Il l’a ramassée sur les cadavres et dans les maisons abandonnées. Il aurait dû être abattu ! »

Bernadette sentit ses forces l’abandonner. Sa mâchoire s’affaissa. Elle fixa, incrédule, Clément qui lui retourna son regard avec dureté.

« Clément, un pilleur ?

— Peut-être même qu’il en a achevé certains ? Va savoir !

— Ça suffit. tonna Clément. Fermez-là toutes les deux ! »

Il frappa du poing sur la table et pointa un doigt vers Suzie.

« Quant à toi, je te conseille pas trop de ramener ta grande gueule... parce qu'il se pourrait que j'en raconte sur toi aussi. »

Suzie souriait à travers ses yeux mi-clos, goguenarde.

« Vas-y, si tu l'oses... Mais tu n'oseras pas, n'est-ce pas?... Je voulais juste un peu dissiper l'image d'ange de pureté qui te colle aux basques. Personne n'est blanc, ici. Je voulais que Bernadette ne l'oublie pas et qu'elle ne s'oublie pas quand elle adresse des reproches. Comment s'appelait celui qui aimait te sauter ? Karl, Siegfried, Helmut ? J'ai oublié. Il y en avait tant !

— Ça suffit ! » cria Clément avant que la dispute ne dégénérât.

Mais Bernadette n'avait prêté aucune attention aux paroles fielleuses.

« Mais la mère... Elle l'ignorait, pour Clément, n'est-ce pas ? Elle ne pouvait pas savoir ?...

— Oh, si, elle savait. Elle a même su la première...

— Suzie... » menaçait Clément, la voix sourde.

La femme s'éloigna de son frère avec vivacité.

« Non, Clément, il faut qu'elle sache. Au moins ça !... C'est trop tard à présent... Elle reposerait inlassablement les mêmes questions. Tu le sais... »

Clément la regarda sans rien dire. Suzie se hâta de raconter.

« Il y a un jeune homme qui est venu, un jour, à la ferme. Il a eu sa permission trop tard pour empêcher le meurtre de son père. De peu ! Il a vu l'assassin s'enfuir alors qu'il marchait sur le chemin. Bien sûr, il n'avait pas compris avant d'entrer et de voir ce qui s'était passé dans la maison. Il ne s'était pas méfié, vu que le fuyard portait un uniforme comme le sien. Il s'est mis à sa recherche, avec pour tout renseignement une vague description. Il était persuadé que le type était du coin, ou du moins qu'on l'y avait vu passer. La mère a appelé Clément quand elle a vu le fils endeuillé, mais Clément ne s'est pas montré. Elle a cru qu'il était parti sans qu'elle l'ait vu. C'est quand le gars a fait sa description de l'assassin qu'elle a compris...

— Son père était un collabo...

— Qui avait de l'argent. Le fils n'a jamais retrouvé la cagnotte. Mais il s'est juré de mettre un nom sur le coupable. Tu as eu de la chance que la mère n'ait rien dit.

— D'accord, d'accord ! Mais je suis resté fidèle à ma patrie, moi ! Ce que j'ai fait n'est rien, comparé à vous. Un traître, qui s'en soucie ? Si je l'avais donné, il serait mort quand même, non ? Fusillé, qu'il aurait été ! »

Le cri qui suivit fit frissonner les trois occupants de la cuisine. Il contenait autant de rage que de peur et sa force était inhabituelle pour une voix humaine.

Suzie voulut se précipiter vers la salle d'eau, d'où il provenait, dès qu'il eut fini de résonner à ses oreilles meurtries, mais Clément la retint par le bras.

« Il vaut mieux que j'y aille en premier. »

Il n'eut cependant pas le temps de passer dans la chambre à coucher ; Guillaume fit irruption dans la cuisine, arrachant un cri à Bernadette.

Il tenait encore à la main le rasoir avec lequel il s'était entaillé la base du cou. La blessure, superficielle, n'en était pas moins impressionnante. Le sang continuait de couler sur le torse, poissant la chemise de coton de reflets vermeils.

Mais ce qui terrifiait ses frère et sœurs était la raison de son geste. Guillaume s'était barbouillé le visage de sang, composant un masque hideux de clown de cauchemar. Les larmes qui coulaient de ses yeux traçaient des sillons dans ce liquide pourpre qu'il avait extrait de son corps d'un coup de lame décidé.

« La mère est morte par notre faute ? hoqueta-t-il. Par la mienne aussi ? C'est nous qui l'avons tuée ? C'est *nous* ? »

Il sanglota comme un enfant, laissant les perles roses goutter le long de son menton. Personne ne l'approcha.

Clément baissa la tête en serrant les dents.

Chapitre 3.

L'esprit de Clément est un volcan en furie, une mer déchaînée par la houle. La colère, comme autant de langues de feu, brûle sa raison. Les vagues de fureur noient ses réflexions au plus profond de son âme, dans des abysses de noirceur. Il sait qu'il s'emporte à tort, que la rogne et la rogue le dévorent mais il ne peut plus se maîtriser.

Depuis trois jours, il est planté devant la fenêtre. À travers un interstice des volets clos, il observe la campagne. Son champ de vision ne lui offre qu'une mince bande de terre grise, ravinée par la pluie des jours précédents, que le paysan parcourt quelques fois.

C'est à cause de lui que Clément ne quitte plus son poste. Il l'entend, le matin, avant leur réveil, rôder autour de la maison. L'homme demeure dans des limites raisonnables, mais ne cesse de s'approcher d'avantage de la demeure close. Il voit la cheminée fumer et s'étonne des portes et volets perpétuellement clos. Il tente de s'approcher suffisamment pour surprendre la vie de ces habitants fantômes et cette curiosité exaspère Clément.

Un jour, la témérité poussera l'homme à frapper aux volets. Peut-être profitera-t-il d'un orage pour demander asile et questionner les habitants de cette petite maison.

A-t-il déjà poussé son enquête plus loin, se renseignant sur les locataires de cette habitation, sur ce que fut leur vie avant leur réclusion en ces lieux ?

Il convient de le mettre au pas, de lui signifier de s'occuper de son champ plutôt que des voisins.

Clément quitte un instant son poste d'observation pour se servir un verre de blanche. Depuis que la nature s'est mise à frissonner, il se réchauffe avec cet alcool dont il n'a qu'une maigre réserve. La bouteille est posée sur la table. Suzie sirote son verre avec application, affalée sur une chaise. La colère monte d'un cran dans les veines de Clément. À ce rythme, ils n'en auront pas assez pour tout

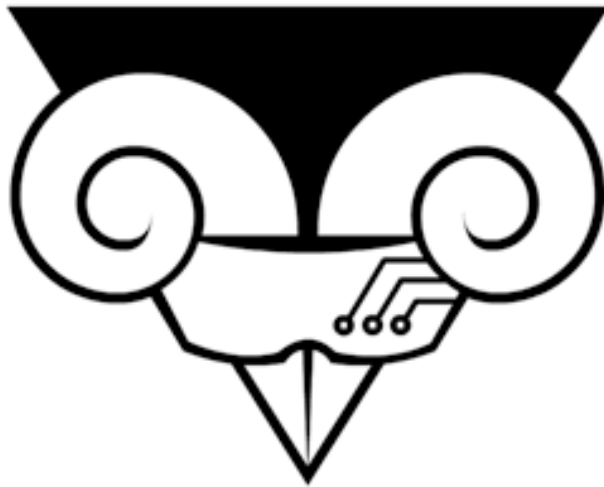
Du même auteur



[Le Monde, tous droits réservés](#)

12 nouvelles, 254 pages, 10 €

Disponible sur e.belial.fr



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Cet ouvrage est le sixième livre numérique des Éditions du Belial' et a été réalisé en septembre 2011 par Clément Bourgoïn d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-046-5)